

Favre-Dorsaz (André). *Calvin et Loyola. Deux Réformes.*

Léon-E. Halkin

Citer ce document / Cite this document :

Halkin Léon-E. Favre-Dorsaz (André). *Calvin et Loyola. Deux Réformes.*. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 32, fasc. 1, 1954. pp. 205-208;

https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1954_num_32_1_1895_t1_0205_0000_2

Fichier pdf généré le 11/04/2018

L'étude de M. Hexter est pleine d'aperçus saisissants et renouvelée, en plus d'un point, notre compréhension de l'*Utopie*. Elle n'est pas pourtant exempte de défauts. Sa composition, malgré les subdivisions soigneuses et ordonnées, reste lâche et embrouillée ; les idées majeures de l'essai ne se dégagent pas avec assez de vigueur d'une riche confusion de faits, d'idées, de développements toujours intéressants mais qui ne se résolvent pas en l'unité puissante d'une œuvre mûrement pensée et lentement mûrie. Tout comme la plupart de ses prédécesseurs, il se laisse entraîner par ses propres conceptions et oublie alors la calme objectivité de l'érudit sans passion. Il s'appesantit trop aussi sur certains détails secondaires. N'en citons qu'un. Le passage d'une lettre à Érasme (*Nusquamam nostram, nusquam bene scriptam ad te mitto*)⁽¹⁾, lui inspire des considérations tout à fait abusives sur une collaboration éventuelle d'Érasme à l'*Utopie* ; c'est *nostram* qui lui inspire cette hypothèse alors qu'il est clair que More accole ce mot à *Nusquamam* pour bien montrer que désormais l'œuvre appartient en commun à son auteur et à l'ami auquel il l'envoie. Regrettons enfin que l'auteur cite toujours les anciennes traductions anglaises sans se référer au texte original dont elles ne rendent pas toujours les nuances subtiles. L'ouvrage n'est pas exempt de coquilles, surtout dans les trop rares citations latines (p. ex., p. 29 dans la lettre d'Érasme à Hutten, *adiecet* pour *adicit*). Ces quelques remarques montrent avec quelle attention soutenue et avec quel intérêt nous avons lu le beau livre de M. Hexter. — Louis BAKELANTS.

Favre-Dorsaz (André). *Calvin et Loyola. Deux Réformes.* Bruxelles, Éditions Universitaires, 1952 ; un vol. in-8° de 456 pp. Prix : 210 fr.

Jean Guitton a renouvelé ce genre, imité des anciens, qui consiste à publier des « vies parallèles ». M. Favre-Dorsaz s'est attaché à deux hommes qui, au même moment de l'histoire, ont incarné deux Réformes. Calvin et Loyola, le protestantisme genevois et la Compagnie de Jésus. L'ouvrage est attachant et instructif. L'auteur n'a pas beaucoup de peine à montrer les faiblesses des biographies hagiographiques de Calvin. Très adroitement, — trop peut-être, — il utilise contre Calvin des auteurs protestants récents. Quelques simplifications étonnent, mais elles sont la rançon du genre. Après un excellent portrait de saint

(1) ALLEN, II, 461.

Ignace, M. Favre-Dorsaz conclut que Loyola a sauvé l'Église comme Calvin a sauvé la Réforme. Le rôle des deux réformateurs semble cependant assez grand pour que nous n'éprouvions pas la tentation de le grandir encore. Le xvi^e siècle a vu beaucoup d'hommes illustres au service des deux Réformes. Calvin et Loyola ne sont pas les premiers, ils ne sont pas les seuls.

L'auteur a montré combien le parallèle Calvin-Loyola a été fréquemment évoqué par les théologiens et les historiens. Renan déjà disait de Calvin : « Je ne sais si l'on trouverait un type plus complet de l'ambitieux, jaloux de faire dominer sa pensée parce qu'il la croit vraie. Tout est sacrifié à l'envie de former les autres à son image. Je ne vois guère qu'Ignace de Loyola qui puisse lui disputer la palme de ces terribles emportements ». Et Gabriel Monod : « Ignace a surgi pour rendre à l'Église romaine, partout ébranlée et menacée de ruine, la force de résister au luthéranisme... Calvin, au moment même où Ignace de Loyola accomplissait son œuvre, fait de Genève le plus puissant foyer de propagande protestante, crée la doctrine et l'organisation ecclésiastique les plus propres à donner au protestantisme une force nouvelle d'expansion, et peut être considéré comme l'anti-Loyola... Si la crise de la foi n'a rien de commun chez le mystique imaginaire que fut Loyola et chez l'intellectuel raisonneur et moralisateur que fut Calvin, il y a de frappantes ressemblances dans le développement de leur génie et l'évolution de leur activité. Ni l'un ni l'autre, au moment où ils ont voué leur vie à la recherche et à la défense de la vérité religieuse, ne se doutait de la nature de la tâche qui allait s'imposer à eux... A mesure que se transformait la vocation de Loyola, un véritable génie d'homme d'action et de gouvernement, de créateur et d'organisateur se manifestait en lui... Calvin, lui aussi, allait être un créateur... Calvin comme Loyola, verra dans l'enseignement la base même de son édifice religieux. Ces ressemblances entre le génie et le développement des deux grands hommes d'action, des deux grands organisateurs que furent Calvin et Loyola, laissent subsister, elles manifestent même avec plus d'éclat, les divergences de leur esprit et de leur œuvre ». Plus récemment, un historien de l'épopée huguenote osait écrire : « Entre Calvin et Loyola, il y a certes un abîme. Et pourtant, ces deux êtres nourris de scolastique se ressemblent par la force des convictions et l'intolérante étroitesse. Ne prétendent-ils pas l'un et l'autre travailler pour Dieu ? Tout pour l'honneur de Dieu, répétait Calvin. *Ad majorem Dei gloriam*, déclare Ignace de Loyola. Leur Dieu n'est-il donc pas le même Dieu ? Et pourtant, au nom de Celui qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres », ils vont se combattre avec acharne-

ment, sinon eux, leurs disciples. Le jésuite pousse au bûcher le huguenot de France, mais on le pend en Angleterre. *Ad majorem Dei gloriam!* Tout pour la gloire de Dieu » (1).

Ces textes situent bien la question et en indiquent les limites. Bien sûr, il est naturel de comparer la psychologie religieuse de ces deux géants du xvi^e siècle. On trouverait aisément chez eux des formules interchangeable. M. Favre-Dorsaz cite (p. 22) le Catéchisme de Calvin : « La principale fin de la vie humaine, c'est de connaître Dieu. Mais quelle est la vraie et droite connaissance de Dieu? — Quand on le connaît afin de l'honorer ». Cette déclaration, nous dit-on, Loyola aurait pu la signer. Bien sûr! Mais il doit y avoir des textes un peu plus caractéristiques. L'auteur stigmatise l'intolérance de Calvin en rappelant ses propres paroles (p. 344) : « Il vaudrait mieux que le monde pérît un million de fois, que la gloire de Dieu fût obscurcie ». Mais saint Ignace ne pensait pas autrement, et il n'y a pas trace d'intolérance dans ce radicalisme de doctrine. Par contre, on connaît suffisamment l'intolérance de Calvin (2). M. Favre-Dorsaz a le mérite de citer (pp. 348, 349) quelques textes de saint Ignace qui manifestent un goût inquiétant pour l'emploi de la force oppressive au service de la foi. Il fait d'ailleurs remarquer que le fondateur des jésuites n'a aucun bûcher sur la conscience.

Le texte de Monod, cité plus haut, insiste avec raison sur les différences qui opposent Calvin et Loyola. Il n'y a pas de « vies parallèles » qui puissent prévaloir contre cette observation! Calvin et Loyola se ressemblent plus par leurs manques que par leurs œuvres. On retrouve, chez l'un comme chez l'autre, une méconnaissance de l'adversaire qui est faite d'ignorance. D'ailleurs leurs œuvres ne peuvent se comparer aisément. Saint Ignace n'est pas à proprement parler un réformateur et Calvin n'a rien d'un fondateur d'ordre.

L'historiographie des deux grands hommes est aussi très différente. Calvin, depuis Bolsec jusqu'au pasteur Schorer, n'a cessé d'être honni, même par des coreligionnaires. Saint Ignace, lui, n'est détesté que parce qu'il est le fondateur du plus discuté des ordres religieux. Sa personne ne se trouvera pas au centre de tous les débats, comme le sera celle de Calvin qui, lui, incarne vraiment une nouvelle confession religieuse (p. 25).

(1) R. STEPHAN, *L'épopée huguenote*, pp. 123-124, Paris, 1945. — Cette citation manque au livre que nous analysons.

(2) L'auteur eût pu montrer plus utilement l'évolution de Calvin, qui dans *l'Institution*, n'admettait encore que la peine de l'excommunication. Voir à ce propos, le livre de F. WENDEL, *Calvin. Sources et évolution de sa pensée religieuse*, Paris, 1950.

M. Favre-Dorsaz reconnaît et admire volontiers « la grandeur humaine » de Calvin. Mais, il est resté imperméable à la grandeur *religieuse* du calvinisme. Il n'y a vu qu'une « piété cérébrale » et un « système abstrait ». Comment expliquer que cette piété et ce système aient animé des martyrs?...

Je loue l'érudition de l'auteur, sa bonne volonté et sa bonne foi. Je souhaite, — mais je n'en suis pas très sûr, — que ce livre aide à la pacification des esprits. — LÉON-E. HALKIN.

Algemene Geschiedenis der Nederlanden. Deel V. Utrecht, W. De Haan, N.V., en Antwerpen, N.V. Standaard, 1952; een deel in-4° van 448 blz., 51 illustraties en 3 gekleurde platen.

Het is uitgesloten, binnen de grenzen van de doorsnee recensieopvatting, een systematisch onderzoek volledig door te voeren. Om die reden beperken we ons tot de beschouwingen, die logisch uit het persoonlijk accent der respectieve bijdragen voortvloeien.

Dit vijfde deel der *Algemene Geschiedenis der Nederlanden* behandelt de periode 1567-1609. De presentatie is voortreffelijk: een keurige taal en een quasi complete afwezigheid van hinderlijke zetfouten werken een rustige lectuur in de hand. Het *Woord vooraf* van J. A. VAN HOUTTE is een geslaagde synthese op de meest woelige periode der xvi^e eeuw.

Het grootste aandeel komt voor rekening van H. A. ENNO VAN GELDER en L. VAN DER ESSEN. Eerstgenoemde behandelt de periode 1567-1578, de tweede de periode 1579-1609. Terecht zag Enno van Gelder in de periode 1567-1572 de organisatie van de terreur, het ontstaan van het lijdzaam verzet uitgroeiend tot de gewapende weerstand, die, eens gebroken, de vestiging toeliet van een absolutistisch-katholieke staat. Gaarne hadden we meer vernomen omtrent de Raad van Beroerte, vooral wat betreft de verantwoordelijkheid van dit organisme t.o.v. het veralgemeend verzet. We zijn anderdeels minder te vinden voor de bewering dat de weerstand van de hertog tegenover een algemene genadeverlening aanving in 1569. In feite, verzette Alva zich reeds hiertegen in 1567, bewarend dat de tijden daartoe niet geschikt waren. De behandeling van de militaire fase van het verzet (1572-1576) voert de lezer naar Holland en Zeeland, waar weldra nieuwe wegen bewandeld worden in zake staatsbeleid: tevens wordt hier de constitutionele monarchie der xix^e eeuw aangekondigd. Ondertussen bleef in de « gehoorzame » gewesten alles aan de oude stijl hangen. Kerk en Staat sloten zich hier op in een blind conservatisme t.o.v. een verzet, waarvan de inhoud sedert 1560 ongewijzigd is gebleven. De auteur